

Les bronzes gallo-romains de Montgilbert (Ferrières-sur-Sichon, Allier)

© L'Aurisse 2025

Dans le cadre d'une recherche en histoire des sciences et épistémologie sur l'archéologie de la Montagne bourbonnaise au XIX^e siècle, j'ai été amené à dresser un inventaire des découvertes faites sur ce territoire et qui, par une acquisition ou un legs, seraient aujourd'hui présentes dans des collections publiques. Parmi elles figuraient des bronzes gallo-romains mis au jour en 1867 à Montgilbert sur la commune de Ferrières-sur-Sichon dans l'Allier, pièces qui avaient été finalement dispersées à l'issue d'un parcours tortueux. Cette recherche a permis non seulement de les retrouver, mais en outre d'attribuer une provenance à deux d'entre elles. Leur histoire, de leur découverte à leur redécouverte, méritait d'être relatée.

Pour étayer ce récit, quelques publications de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle fournissaient déjà de précieuses informations. Elles sont dues pour l'essentiel à Alfred Bertrand. Nommé régulièrement vice-président de la Société d'émulation de Moulins à partir de 1869, il en a été président en 1890-1891. En 1893, il devient conservateur du Musée départemental, dont il a dressé avec Francis Pérot la deuxième partie du catalogue des collections¹. Les publications qui concernent les bronzes gallo-romains de Montgilbert sont d'abord le compte rendu de la séance du 7 mai 1880 de la Société d'émulation² où Alfred Bertrand fait une communication à leur sujet. Vingt-et-un ans plus tard, il leur consacre un article³ annexé au compte rendu par Roger de Quirielle⁴ de l'excursion faite par cette société savante en 1901 à Ferrières-sur-Sichon⁵.

Bronzes gallo-romains de Mont-Gilbert

Commune de Ferrières-sur-Sichon (Allier)

article d'Alfred Bertrand, 1901

¹ *Catalogue du Musée départemental de Moulins*, deuxième partie, 1896.

² *Bulletin de la Société d'émulation du département de l'Allier*, 1882, pages 193-194. Pour les prochaines références, il sera simplement mentionné Bertrand 1880.

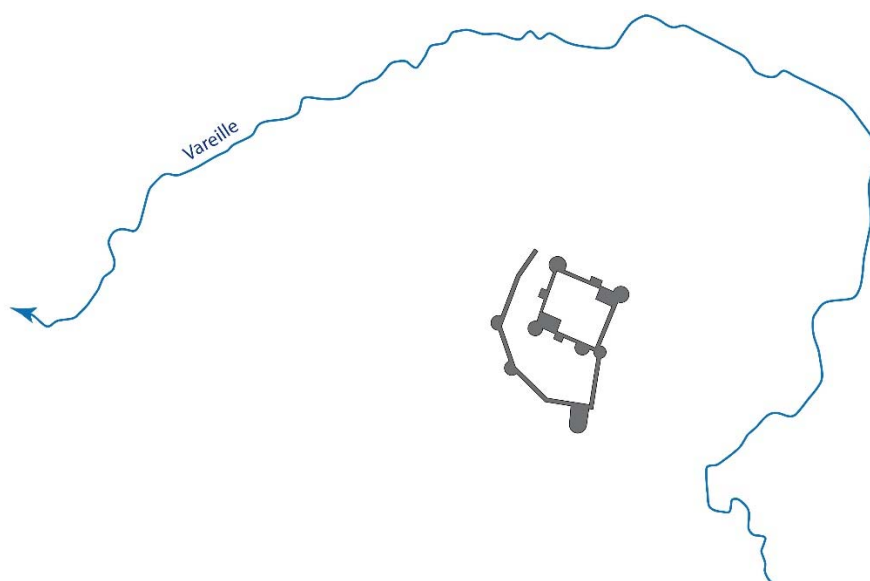
³ « Bronzes gallo-romains de Mont-Gilbert », *Bulletin de la Société d'émulation et des beaux-arts du Bourbonnais*, 1901, pages 203-205. Bertrand 1901 pour les prochaines références.

⁴ « Excursion de la Société d'émulation et des beaux-arts du Bourbonnais à Ferrières-sur-Sichon et aux châteaux de Chappes et de Montgilbert », *Bulletin de la Société d'émulation et des beaux-arts du Bourbonnais*, 1901, pages 189-202. Pour les prochaines références, de Quirielle 1901.

⁵ La découverte des bronzes gallo-romains de Montgilbert a également été évoquée à deux reprises sous le nom de Pierre Encise par Louis Perrot, curé de la paroisse de Ferrières. D'abord dans « Ferrières à vol d'oiseau de 1359 à 1789 », *Annales bourbonnaises*, 1890, page 100. Puis dans *Notes sur Ferrières*, qui comporte un chapitre intitulé « Bronzes gallo-romains trouvés dans les ruines de Montgilbert », pages 19-20. Cet ouvrage sans date doit avoir été publié en 1903, donc après la publication de l'article d'Alfred Bertrand dont il s'inspire largement.

Ces documents n'offraient toutefois qu'une trame sommaire du parcours de ces bronzes gallo-romains. Il convenait donc de l'étoffer, en identifiant en particulier tous les protagonistes entre les mains desquels ces pièces étaient passées. Et, bien sûr, en contextualisant le cheminement de cette découverte archéologique de son invention à sa conservation. Pour ce faire, tous les savoirs connexes devaient être sollicités. Sans cette contextualisation, impérieusement nécessaire, l'histoire des sciences resterait une discipline à bien courte vue...

Le site de Montgilbert est un petit promontoire cerné par un méandre du Vareille, affluent de la rive droite du Sichon qui se jette dans l'Allier à Vichy. Il est à l'extrémité nord de la commune de Ferrières-sur-Sichon, à la limite de celle du Mayet-de-Montagne. Un château fort y a été élevé au XIII^e siècle, peut-être sur des substructions plus anciennes de deux siècles⁶. Antérieurement, le site a pu être l'emplacement d'un *castrum*⁷. L'éminence, qui a le profil typique des éperons barrés, pourrait avoir été occupée à une époque plus ancienne encore.



**le château de Montgilbert dans un méandre du Vareille
d'après les plans du cadastre napoléonien, mai 1841**

La découverte des bronzes gallo-romains aurait été faite en 1867⁸. Alfred Bertrand l'attribue à des fouilles sauvages. « Des inconnus ont clandestinement opéré des fouilles en dehors du château, que M. le Maire de Ferrières a eu l'obligeance de nous montrer. Elles sont très visibles, car on a négligé de les remblayer. »⁹ « Cette découverte a été faite illicitement et par des gens qui ne devaient travailler que poursuivis par la peur d'être surpris en flagrant délit »¹⁰ : « sans doute un paysan chercheur de trésors »¹¹, suggère Roger de Quirielle.

⁶ Hypothèse émise dans *Montgilbert et ses seigneurs*, 1987, page 12, par Jean-Marie Pichon qui a été un des premiers et principaux animateurs des travaux de restauration du château commencés en 1974.

⁷ Roger de Quirielle, dans son compte rendu de l'excursion de la Société d'émulation à Ferrières en 1901, évoque les excursionnistes, conduits par Alfred Bertrand, cherchant « sous les ronces et les herbes folles les traces du *castrum* », de Quirielle 1901, page 199. Dans son article, Alfred Bertrand était ce point de vue : « ce château occupait l'emplacement d'un *castrum* gallo-romain, dont les fondations, peut-être utilisées en partie, ou mélangées, sont impossibles à reconnaître. », Bertrand 1901, page 203.

⁸ L'année 1872 a également été proposée, mais comme date approximative : « vers 1872 » écrit Alfred Bertrand (Bertrand 1880, page 193.). J'ai retenu la date de 1867 car c'est celle mentionnée dans le *Catalogue du Musée départemental de Moulins*, 1885, page 113, et déjà celle mentionnée dans un manuscrit de ce catalogue (n°438, archives privées). Elle est enfin celle que retient finalement Alfred Bertrand vingt-et-un ans après sa communication de 1880 : « vers 1867 » (Bertrand 1901, page 203).

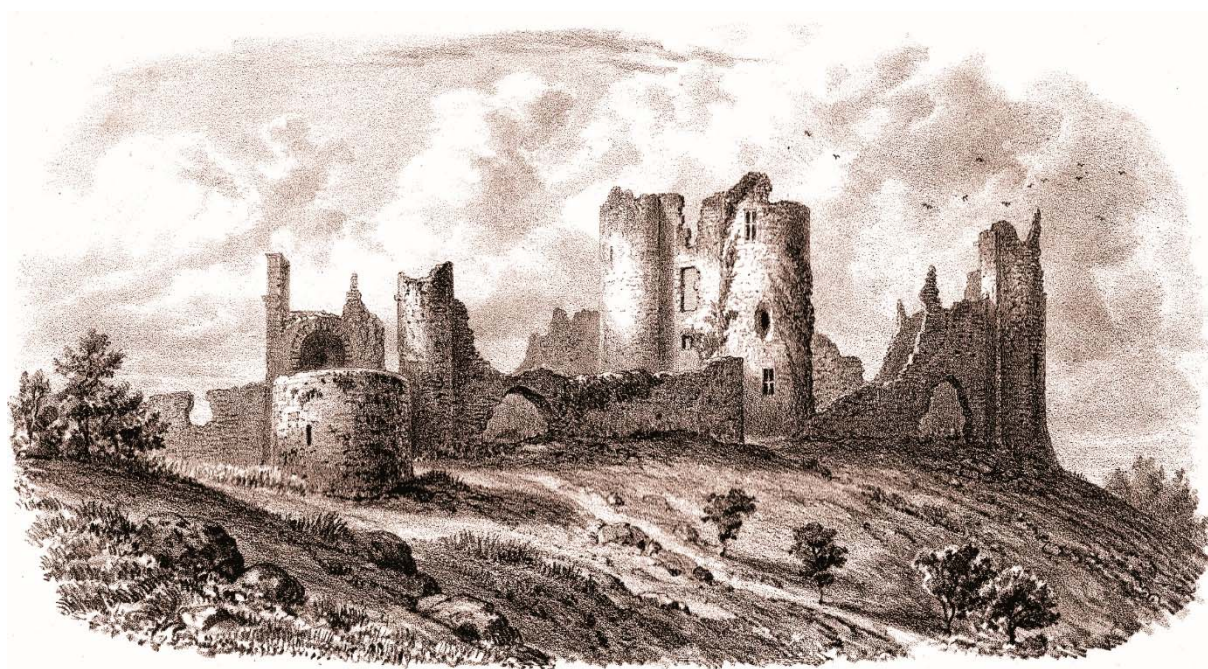
⁹ Bertrand 1901, page 203.

¹⁰ Bertrand 1901, page 205.

¹¹ de Quirielle 1901, page 199.

Mais la réalité pourrait être moins rocambolesque. Le premier à posséder ces bronzes est un certain « Mosnier dit Baleino », du Mayet-de-Montagne. Alfred Bertrand envisage que, plutôt que l'acquéreur, il ait pu en être le « trouveur »¹². Cette éventualité est plus que vraisemblable. La trouvaille pourrait en effet procéder d'une intention beaucoup plus triviale, qui ne tenait en rien de la coupable recherche d'un quelconque trésor. L'excavation non remblayée suffit d'ailleurs à en apporter la preuve : cette prospection, faite juste là où les bronzes se trouvaient enfouis, aurait en effet été incroyablement inspirée ou chanceuse...

De fait, le château de Montgilbert est, à l'époque, à l'abandon. Après l'exécution en mai 1793 de Jean-Louis Bravard d'Eyssat Duprat, son dernier propriétaire sous l'Ancien régime, le château et ses dépendances sont vendus comme biens nationaux. Claude Henry Brunet de Latour et Claude Fleury acquièrent le domaine pour 2300 livres¹³. De la famille Brunet de Latour, dont Jacques, maire du Mayet-de-Montagne et conseiller général, ils passent à la famille Delacour¹⁴. Mais aucun de ces propriétaires successifs depuis la Révolution, avant tout intéressés par les terres du domaine, n'a cherché à entretenir les bâtiments. Ils se sont rapidement dégradés, au point de devenir une source de matériaux divers bon marché. « Depuis longtemps déjà, des pillards venant un peu de tous côtés, mais surtout des villages voisins, exploitaient, comme une carrière, les pierres de taille et les moellons pour bâtir à peu de frais, activant les dégâts qui se produisaient par les intempéries. »¹⁵



château de Montgilbert, lithographie, 1852

Ce Mosnier, premier possesseur connu des bronzes gallo-romains de Montgilbert, se prénomme René. Il est peintre-plâtrier au Mayet-de-Montagne. Son père, Jean, y est maître maçon, de même que son frère Michel. Au mariage de René en 1869, un des témoins de l'épouse, originaire de Ferrières, est tailleur de pierre à Arfeuilles. Se dessinent alors les circonstances de la découverte. Dans la famille Mosnier, les métiers du bâtiment sont largement représentés. Ceux qui les exercent sont allés chercher à Montgilbert des matériaux de construction, déjà

¹² Bertrand 1901, page 203.

¹³ Jean Cornillon, *Le Bourbonnais sous la Révolution française*, tome II, 1889, page 292.

¹⁴ Par le mariage de Robertine Brunet de Latour avec Charles Henri Delacour, qui a été également maire du Mayet-de-Montagne et conseiller général.

¹⁵ Bertrand 1901, page 204.

ouvrés pour certains, que les ruines du château prodiguent généreusement. Bien d'autres ont dû le faire à la même époque. Leur motivation n'était donc en rien celle de pilliers d'antiquités : la découverte des bronzes gallo-romains a été purement fortuite, là où on avait arraché du sol les pierres de taille écroulées du sommet d'une tour d'angle.

Est-ce parce qu'il compte bientôt se marier¹⁶ que René Mosnier, alors qu'il ne fait pas partie des maçons de la famille, hérite de la trouvaille ? Voilà en effet de quoi procurer un certain confort au futur ménage¹⁷. Quoi qu'il en soit, la découverte suscite très tôt l'intérêt. D'abord au Mayet-de-Montagne, où se rend Roger de Quirielle, au domicile même de son premier possesseur¹⁸. Mais « il en demandait un grand prix, ou ne voulait pas s'en défaire. A quelque temps de là, il quitte le Mayet et vient prendre un hôtel à Vichy, escomptant les vendre fort cher aux baigneurs ; il en demandait 3.500 fr. »¹⁹. C'est dans la cité thermale qu'Alfred Bertrand a l'occasion, à son tour, de les examiner. « Il me les a montrés en me disant qu'il craignait qu'on le prît au mot²⁰, ce que je me suis empressé de ne pas faire. Enfin, à environ un an de là, pressé d'argent, il les vendit, je ne sais quel prix, à un habitant de Vichy que je ne désignerai pas autrement »²¹.

Il faut s'imaginer la ville de Vichy à cette époque. C'est un vaste chantier, sous l'impulsion notamment de Napoléon III suite à sa première visite en 1861 : l'empereur veut en faire une concurrente des grandes villes thermales européennes. Mais Vichy, c'est aussi un prodigieux musée enfoui, dont les entrepreneurs n'ont cure. Leur regard est aveuglément tourné vers la nouveauté. Et ce dédain pour les antiquités fait le bonheur de quelques collectionneurs qui vont sauver, pour une part au moins, les vestiges d'un passé dont on veut faire table rase.

L'obscur « habitant de Vichy », qu'Alfred Bertrand ne veut pas nommer²², est Aymé Rambert. C'est un nom d'emprunt. Il s'appelle de fait Bertrand Ayme, né à Serbannes, près de Vichy²³. Il s'installe dans la ville thermale au milieu des années 1850 comme épiciers. L'avenue des Communaux où il est établi, à l'ouest de la ville, presque en bordure de l'Allier, va être une des scènes des grands travaux qui vont métamorphoser la ville quelques années plus tard²⁴. Sous ses yeux se déroule alors l'ouverture de ce qui sera aussi, par la force des choses, un vaste chantier de fouilles. L'épicier se convertit très vite en amateur d'antiquités. Il est partout là où le sous-sol est éventré. Il devient l'interlocuteur des terrassiers, qui lui cèdent ou lui vendent ce que leurs travaux mettent au jour, quand il ne fouille pas lui-même.

Archéologue « un peu fou », comme l'a qualifié Joseph Déchelette²⁵, Aymé Rambert a ainsi constitué une collection considérable. A plusieurs reprises, il a proposé à la ville de Vichy d'en faire le fonds d'un musée, sans solliciter pour cela une quelconque contrepartie financière, attendant seulement qu'il en soit nommé conservateur sans traitement. En vain : ce patrimoine a été finalement dispersé, par la vente et le legs, en particulier à de grands musées comme le Louvre, le

¹⁶ Ce qu'il fait en 1869.

¹⁷ La bonne fortune de cette découverte n'a dû procurer qu'un bénéfice matériel à ce ménage auquel il semblait interdit de fonder une famille. Ils perdent en effet en bas âge leurs trois premiers enfants : Jean-Baptiste, Louis et Marie Alise. Ce n'est qu'après avoir quitté le Mayet-de-Montagne pour s'installer à Tarare qu'ils sont libérés de ce sort funeste, dont les superstitieux diront qu'il était dicté par une malédiction.

¹⁸ « elle avait passé à un habitant du Mayet-de-Montagne, chez lequel j'avais été la voir », de Quirielle 1901, page 199. « Notre confrère M. R. de Quirielle est allé les voir chez lui. », Bertrand 1901, page 203.

¹⁹ Bertrand 1901, page 203.

²⁰ A propos du prix qu'il en demandait.

²¹ Bertrand 1901, pages 203-204.

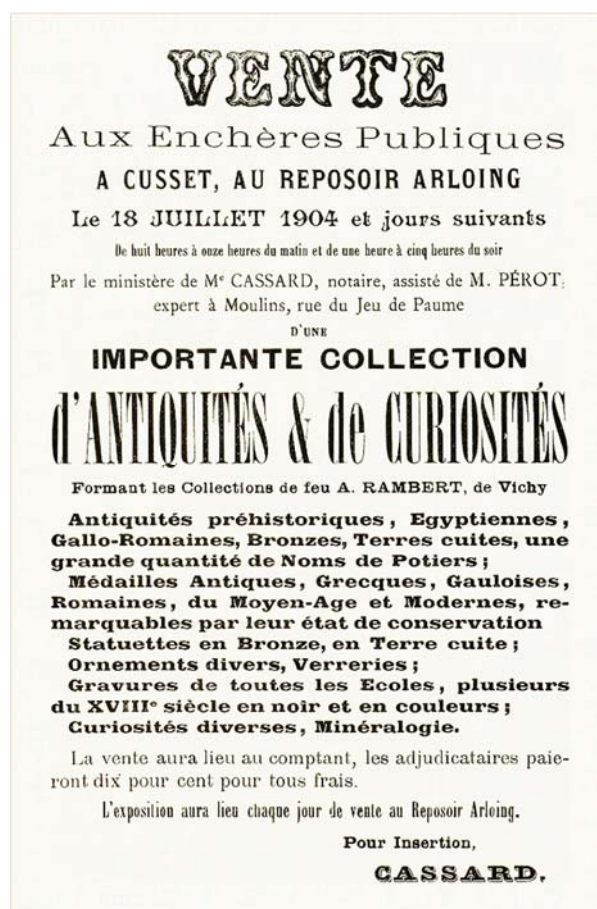
²² S'il ne le fait pas dans son article de 1901, il n'hésite pas à le nommer dans sa communication de 1880, évoquant « les collections de M. Rambert de Vichy », Bertrand 1880, page 193.

²³ Il a fait de son patronyme un prénom auquel il a joint le patronyme du premier mari de sa mère. Lui-même est de père inconnu.

²⁴ C'est l'emplacement du futur parc Napoléon III.

²⁵ *Carnet* n°21, page 25, archives du Musée Joseph Déchelette à Roanne.

Musée des Antiquités nationales²⁶ à Saint-Germain-en-Laye, le Musée départemental de Moulins²⁷... Vichy a manqué là l'occasion d'avoir son Musée, à l'instar d'autres cités voisines. Si bien qu'aujourd'hui encore, l'importance des collections archéologiques de la ville est inversement proportionnelle à ce qu'a été la richesse patrimoniale de son sous-sol...



mise en vente de la collection Rambert en 1904

René Mosnier est donc à Vichy avec les bronzes de Montgilbert, vraisemblablement à la fin des années 1860, décidé à en obtenir un bon prix. Il ne pouvait manquer de trouver sur sa route cet amateur de vieilleries que tout le monde connaît désormais dans la ville. A défaut de dénicher le providentiel « baigneur » prêt à acquérir ce lot de pièces antiques, il les cède à Aymé Rambert. Ce dernier n'a pas dû manquer d'en négocier le prix, car il « avait conclu ce marché avec espoir d'en tirer profit »²⁸.

Après avoir été découverts à Ferrières, puis être passés par le Mayet-de-Montagne et Vichy, les bronzes de Montgilbert, qui n'ont toujours pas été dissociés, vont se retrouver à Lyon. Aymé Rambert les vend à un « agent de change ou banquier » de la ville, « désirant se monter un cabinet d'antiquités »²⁹. Dans sa communication du 7 mai 1880, Alfred Bertrand en mentionne seulement le patronyme : il s'appelle Bourgeot³⁰. Charles Bourgeot a été banquier et agent de change à Villefranche où il est né. Il est propriétaire du château de La Carelle à Ouroux dans le Rhône. Rentier, il s'est retiré à Lyon où il réside place des Cordeliers.

²⁶ Aujourd'hui Musée d'archéologie nationale.

²⁷ Aujourd'hui Musée Anne de Beaujeu.

²⁸ Bertrand 1901, page 204.

²⁹ Bertrand 1901, page 204.

³⁰ Bertrand 1880, page 193.

A sa mort, les bronzes de Montgilbert auraient « été revendus à plusieurs marchands de cette ville »³¹, selon Alfred Bertrand. La multiplication des acquéreurs après le décès du banquier est toutefois peu probable. Car Charles Bourgeot meurt le 21 février 1879 et l'acquisition de ces pièces par les établissements où elles sont aujourd'hui conservées aura lieu quatorze mois plus tard, au début du printemps 1880. Dans son article de 1901, Alfred Bertrand fait d'ailleurs de Charles Bourgeot l'ultime acquéreur privé. « Le nouveau possesseur de nos bronzes n'en jouit pas bien longtemps. Il mourut deux années après environ³², et sa veuve voulant se défaire des bibelots acquis à grands frais par son mari, les fit proposer au Musée de Lyon. »³³ Mais cette nouvelle version court-circuite le véritable ultime possesseur privé, celui qui négociera avec les établissements qui en deviendront les détenteurs.

Ce dernier possesseur est Claude Requier. Originaire d'Avignon, il a des liens de parenté avec Esprit Requier, le célèbre naturaliste. Claude Requier est ébéniste et marchand de meubles. Mais il a dû étendre son activité aux antiquités. En 1880, il détient les bronzes de Montgilbert qu'il propose de vendre au Musée de Lyon. Il souhaite aussi se dessaisir d'un anneau de bronze découvert à Vichy, qui porte une dédicace à Diane. Outre les terrassiers qui l'ont mis au jour, cet anneau a d'abord été entre les mains d'Aymé Rambert, le premier exhumateur du passé gallo-romain de la cité. Cette pièce, souvent publiée³⁴, fait aujourd'hui partie des collections de Lugdunum, Musée et Théâtres romains à Lyon.



anneau dédié à Diane découvert à Vichy en 1865

Mais en quoi consistent donc les bronzes gallo-romains de Montgilbert ? Ce sont six pièces liées par un rapport de contenant à contenu. Trois de ces pièces sont en effet des éléments de fermeture d'un coffre : une plaque d'entrée de serrure et deux charnières. Ce coffre aurait renfermé les trois autres pièces : un vase qui pourrait être une aiguière ou une œnochoé selon son usage, une patère et un plat ovale. Une interprétation triviale verrait là de simples pièces de vaisselle. Mais l'aiguière ou œnochoé a été d'emblée considérée comme un *praefericulum* employé à l'occasion de sacrifices, les deux autres pièces pouvant lui être associées dans le même contexte liturgique. La seule représentation de ces pièces dans une

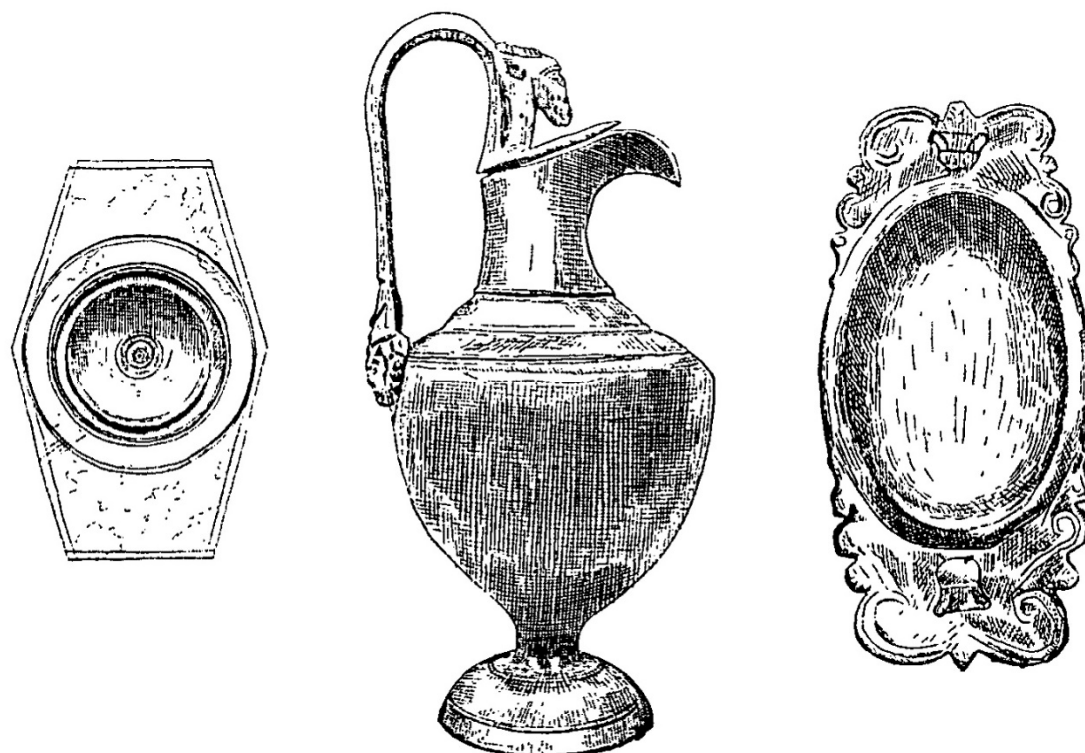
³¹ Bertrand 1880, page 193.

³² Ce qui ferait remonter à 1876 ou 1877 son acquisition de ces pièces.

³³ Bertrand 1901, page 204.

³⁴ Paul Dissard, « Boucle en bronze trouvée à Vichy », *Bulletin épigraphique de la Gaule*, 1881, pages 41-42. Robert Mowat, « Inscriptions pointillées sur objets votifs en bronze », *Bulletin monumental*, 1882, pages 265-268. Louis Esmonnot, « Anneau en bronze découvert à Vichy », *Bulletin de la Société d'émulation du département de l'Allier*, 1886, pages 133-135... Plus récemment, Antonin Morlet, *Vichy gallo-romain*, 1957, page 252. Stéphanie Boucher et Suzanne Tassinari, *Bronzes antiques du Musée de la civilisation gallo-romaine à Lyon*, 1976, pages 10-11. Jacques Corrocher, *Vichy antique*, 1981, pages 232-234.

publication au cours du siècle qui a suivi leur découverte est leur reproduction au trait pour illustrer l'article d'Alfred Bertrand de 1901³⁵.



patère, œnochoé ou aiguière, plat ovale

Au début du printemps 1880, Alfred Bertrand, qui n'est pas encore conservateur du Musée départemental de Moulins, mais qui, avec Francis Pérot, préside à la constitution des collections de la Société d'émulation qui formeront le fonds de ce Musée, rend visite à celui qu'il considère déjà comme un confrère, Paul Dissard. Celui-ci vient d'être nommé conservateur du Musée de Lyon. Une coïncidence fait que l'acquisition de plusieurs pièces de bronze gallo-romaines découvertes en Bourbonnais vient d'être proposée à ce musée, parmi lesquelles les bronzes de Montgilbert et l'anneau dédié à Diane mis au jour à Vichy en 1865. Paul Dissard sollicite le point de vue d'Alfred Bertrand. Celui-ci connaît déjà ces pièces pour les avoir vues à Vichy dans la collection d'Aymé Rambert et il rassure donc son confrère sur leur provenance. Ils se rendent alors chez le vendeur, Claude Requier, au n°11 de la rue de la Charité. Paul Dissard se porte acquéreur du vase, de la patère et du plat ovale. Alfred Bertrand obtient du conservateur du Musée de Lyon qu'il lui laisse négocier les trois éléments de fermeture du coffre³⁶ et l'anneau de bronze de Vichy. Pour cette dernière pièce, il sollicite un délai, le temps de lancer une souscription. Mais il ne réussit pas à rassembler la somme nécessaire et l'anneau est finalement acquis par le Musée de Lyon³⁷.

³⁵ Ils ont dû être réalisés à partir des photographies qu'Alfred Bertrand avait fait faire de ces trois pièces. Les archives de la Société d'émulation du Bourbonnais conservent, pour le moins, celles de l'aiguière ou œnochoé.

³⁶ « J'ai pu acquérir la plaque d'entrée de serrure et deux plaques de loquetières, qui sont également en bronze et que M. Dissard m'a laissé obtenir, bien qu'il [tint] beaucoup à les posséder. », Bertrand 1880, page 193. « J'avais pu obtenir l'acquisition d'une plaque d'entrée en bronze d'une serrure et deux moraillons de bronze, qui avaient dû être fixés au coffre qui, probablement, renfermait les bronzes de Mont-Gilbert. », Bertrand 1901, page 204.

³⁷ « Nous avons peut-être encore perdu, à l'heure qu'il est, un précieux anneau de bronze provenant de Vichy, (car le comité d'acquisition du Musée de Lyon, qui devait se réunir avant-hier [soit le 5 mai 1880], en aura sans doute voté l'achat). », Bertrand 1880, page 194. « Je lui demandai de nous réserver, pour le Musée de Moulins, l'anneau qui, dans l'estimation, montait à 650 fr., et lui fis la proposition de me donner huit jours pour tâcher de

Alors qu'ils avaient toujours été transmis ensemble depuis leur découverte en 1867, soit pendant treize ans, les bronzes de Montgilbert sont pour la première fois dissociés. Les trois éléments de fermeture du coffre rejoignent les collections de la Société d'émulation de Moulins. Ils figurent sous les n°28 à 30 du *Catalogue du Musée départemental de Moulins* où ils sont ainsi décrits : « Plaques d'entrée de serrure. Trouvées en 1867 près du château de Montgilbert. Proviennent d'un coffre dans lequel se trouvaient plusieurs vases de bronze, dont un praefericulum actuellement au musée de Lyon »³⁸. Leur présence aujourd'hui dans les collections du Musée Anne de Beaujeu de Moulins, qui avait dû logiquement en hériter, m'a été confirmée par Emmanuelle Audry-Brunet, chargée des collections archéologiques³⁹.



éléments de fermeture du coffre

© Musée Anne-de-Beaujeu / Blandine Valleix

trouver des souscriptions atteignant ce chiffre ; mais, malgré mes nombreuses démarches, je ne pus réunir que la moitié de cette somme. », Bertrand 1901, page 204.

³⁸ Page 113 de ce catalogue établi par Francis Pérot et publié en 1885. Une version manuscrite du catalogue, antérieure à l'édition de 1885, fournit, sous le n°438, la description suivante : « grande plaque d'entrée de serrure gallo-romaine en bronze et deux petits loquetaux en même matière, d'un coffre dans lequel, aux ruines du château de Mont-Gilbert commune de Ferrières, en 1867 on a recueilli plusieurs vases ou poteries, vendues au musée de Lyon », archives privées.

³⁹ Inventoriées aujourd'hui sous les n°5.1.114 à 5.1.116.

Des six bronzes de Montgilbert, l'aiguière ou œnochoé a quelque peu accaparé l'intérêt de ceux qu'elle a rencontrés sur son parcours. Alfred Bertrand en a fourni deux descriptions. Dans sa communication de 1880, c'est « un beau vase à sacrifices (*praefericulum*) ». « Il est en forme d'aiguière élancée, à une seule anse presque verticale, terminée au sommet par un avant-corps de chèvre, dont les pattes sont étendues sur les bords du goulot. La base de l'anse, s'amortissant au haut de la panse, est raccordée par un mascarón, auquel manque un petit fragment au bas du menton. Le galbe d'une grande pureté, le soin même, avec lequel est façonné le dessous du pied de ce vase, la patine dont il est revêtu, le rendent précieux. »⁴⁰



aiguière ou œnochoé

© photo : Jean-Michel Degueule, Christian Thioç / Ludgunum

Dans son article de 1901, elle est devenue « la pièce principale du trésor de Mont-Gilbert » : « une espèce d'aiguière qui, dans l'antiquité, portait plusieurs noms, suivant qu'elle était employée dans les sacrifices, *Praefericulum* (c'est sous cette dénomination qu'elle est portée au catalogue du Musée de Lyon), dans les repas, *Ænochoë* ou *Ænophorum*, comme broc à servir le vin. Ce vase, d'une forme très élégante, a 0^m,235, du sommet de l'anse à sa base en forme de piédouche ; il a

⁴⁰ Bertrand 1880, page 193.

une seule anse, très délicate et arrondie au sommet, qui se termine sur le versoir par une tête de biche, les pattes étendues en avant, se raccordant à sa base par un mascaron joufflu sur le haut de la panse qui est semi-ovoïde ; de là, deux moulures en doucines vont se raccorder à la base du col, dont le goulot ou versoir est arrondi en avant ; la patine qui le recouvre en fait une pièce très remarquable du deuxième Musée de France. »⁴¹ La pièce a à nouveau été décrite par Stéphanie Boucher et Suzanne Tassinari. Dans la figuration animale du sommet de l'anse, elles ont reconnu un « protomé de bouc », là où Alfred Bertrand avait d'abord vu une chèvre, pour finalement identifier une biche. Quant à la figure à l'attache intérieure de l'anse, le « mascaron joufflu » d'Alfred Bertrand, il s'agirait selon elles d'un « masque de jeune Pan à grandes oreilles, avec des cornes jaillissant d'une chevelure courte et nerveuse »⁴². Cette pièce fait aujourd'hui partie des collections de Lugdunum, comme me l'a confirmé Laure de Chavagnac, responsable de l'inventaire et du chantier des collections.



aiguière ou œnochoé

© photo : Jean-Michel Degueule, Christian Thioç / Lugdunum

⁴¹ Bertrand 1901, page 205.

⁴² *Bronzes antiques du Musée de la civilisation gallo-romaine à Lyon*, 1976, page 142.

Restent deux autres pièces contenues dans le coffre. Deux seules données publiques permettaient jusqu'alors de les identifier. D'une part le dessin illustrant l'article d'Alfred Bertrand de 1901, d'autre part la description qu'il en fournit : « Les deux autres pièces sont, l'une, un plateau ovale de 0^m,125 x 0^m,095 un peu profond, ayant deux oreillettes de préhension, de 0^m,03 découpées en feuilles, volutes et cercles bordés, ayant chaque un vase en forme de cratère ou coupe à deux anses gravées. Peut-être était-ce le plateau du vase précédent ? L'autre est une patère, dont le fond circulaire a 0^m,05 de diamètre, orné de moulures concentriques dont la plus grande a un peu plus de 0^m,08, et le bouton central obtenu et épargné par le burin du tourneur, 0^m,015 ; le plus grand des cercles est presque tangent à la partie la plus large de deux oreilles qui ont 0^m,08 de large, pour aller en diminuant sur 0^m,07 de long, où elles n'ont que 0^m,055, coupées d'équerre, n'ayant pour tout ornement qu'un petit liséré. Ces deux pièces sont en bronze argenté. »⁴³



patère

Image © Lyon MBA – Photo Martial Couderette

Le plat ovale est d'un type assez commun. Il figure, à quelques variantes près de décoration et de dimensions, dans les collections du Musée d'archéologie nationale⁴⁴. Localement, un exemplaire fait partie d'un ensemble de vases en bronze mis au jour à Limes, sur la commune de Saint-Sixte dans la Loire⁴⁵.

⁴³ Bertrand 1901, page 205.

⁴⁴ Suzanne Tassinari, *La vaisselle de bronze romaine et provinciale au Musée des antiquités nationales*, 1975, planches XXIII et XXIV.

⁴⁵ Une communication de Vincent Durand en rend compte : « Vases antiques en bronze trouvés à Limes, commune de Saint-Sixte », *Bulletin de la Diana*, 1876-1881, pages 408-416 avec photo.



plat ovale

Image © Lyon MBA – Photo Martial Couderette

On pouvait penser que la patère et le plat ovale de Montgilbert étaient restés associées à l'aiguière ou œnochoé. Mais il n'en est rien. Laure de Chavagnac m'a fait savoir que ces deux pièces étaient absentes des collections de Lugdunum. Elle m'a alors orienté vers le Musée des beaux-arts de Lyon où elles pouvaient relever du fonds ancien. Heureuse suggestion, car Geneviève Galliano, conservatrice en chef du Département des antiquités de ce Musée, a pu les retrouver dans ce fonds. Leur provenance était jusqu'alors inconnue.

Espérant avoir ainsi à nouveau réuni, virtuellement, les six bronzes gallo-romains de Montgilbert...

Joseph GRIVEL
janvier 2025
www.aurisse.fr

Pour la recherche dans leurs collections et les photographies fournies, je renouvelle mes remerciements à Emmanuelle Audry-Brunet et Aude Dervaux pour le Musée Anne de Beaujeu de Moulins, à Laure de Chavagnac et Louison Desforêts pour Lugdunum, Musée et Théâtres romains à Lyon et à Geneviève Galliano et Henrique Simoes pour le Musée des beaux-arts de Lyon.

Toutes les illustrations de cet article sont protégées.

Addenda

Cet article, consacré aux bronzes gallo-romains de Montgilbert, a entraîné de nombreux retours à divers titres de la part de lecteurs. Parmi eux, Steeve Gallizia, chargé de la valorisation des archives historiques de l'Institut national de la propriété industrielle, a eu la bonne fortune de trouver dans cette petite publication quelques informations concernant Bertrand Ayme, connu sous le nom d'Aymé Rambert, qui était mentionné dans un document conservé par l'INPI. Et il a été bien inspiré de me communiquer ce document, ce dont je lui sais gré. Il était important d'adjoindre cette pièce à l'article. Son analyse permet en effet d'éclairer la personnalité de celui qui, au XIX^e siècle, a été un des premiers à s'intéresser au passé enfoui de Vichy et à en encourager la conservation, même si ses efforts se sont avérés vains.



Marque de fabrique et de commerce enregistrée le 7 mai 1866
au greffe du Tribunal de commerce de Cusset par Adrien Louis Ernest JAURAND
et Bertrand AYMÉ dit Aymé RAMBERT pour un mélange hygiénique au sel digestif de Vichy
Archives de l'Institut national de la propriété industrielle

Avant la Révolution, on cherchait à parvenir. La bourgeoisie aisée, en particulier, empruntait à cet effet le marche-pied des charges anoblissantes afin d'accéder à une classe à laquelle elle pouvait rêver d'appartenir : celle des bien nés. Après la Révolution, on a plutôt tenté de réussir. Les progrès techniques ont bouleversé la vie économique, offrant la possibilité à tout esprit entreprenant de

prendre sa place, quelle que soit sa naissance. Mais le XIX^e siècle n'est aussi que vicissitudes politiques⁴⁶. Et la quête du succès devait s'en accommoder par une constante adaptation, exigeant une capacité à infléchir, voire à convertir rapidement ses idéaux, ce qu'on nomme communément... de l'opportunisme.

Né le 30 août 1822 à Sully-sur-Loire dans le Loiret, Adrien Louis Ernest Jaurand, premier bénéficiaire de ce dépôt de marque⁴⁷, incarne cette recherche de la réussite sociale. Balzac aurait pu en faire le modèle d'un de ses personnages. Issu de la petite bourgeoisie, il se forme à la pharmacie dans sa ville natale, puis à Gien, Orléans et enfin Paris où il soutient sa thèse⁴⁸ en novembre 1849. Il exerce dans la capitale, puis à Bourges et finalement à Vichy où il ouvre sa propre officine en 1856. De toute évidence, il ne compte pas se cantonner au rôle de simple négociant de la pharmacopée : il ambitionne de figurer parmi ses inventeurs⁴⁹. Dès son installation dans la ville thermale, il dépose une première demande de brevet⁵⁰ et adresse à l'Académie de médecine des plis cachetés pour attester la priorité de ses découvertes⁵¹.

Il s'affiche par ailleurs comme « pharmacien de l'Empereur ». Le premier séjour de Napoléon III à Vichy en 1861 avait engendré, à l'initiative du souverain, une importante transformation de ce qui n'était encore qu'une petite bourgade, afin de lui permettre de rivaliser avec les stations thermales les plus prestigieuses. Belle opportunité que cette dynamique nouvelle, qu'avait su saisir le pharmacien ! Mais l'époque n'est pas à la stabilité politique. Et « Adrien Louis Ernest Jaurand, conseiller municipal et pharmacien de Sa Majesté l'Empereur le 31 août 1870, criait à tue-tête : Vive la République ! le 6 septembre suivant. »⁵² La défaite de Sedan était passée par là... Il reste toutefois défenseur d'un certain « ordre moral » lorsqu'il est nommé maire de Vichy en février 1874, mandat qu'il exerce jusqu'en mai 1876 sans avoir pu refouler quelques nostalgies réactionnaires dans un contexte de république rétablie.

Le second bénéficiaire de ce dépôt de marque est Aymé Rambert, Bertrand Ayme de son nom de naissance. Son parcours n'est pas sans rappeler celui d'Ernest Jaurand. D'origine modeste, il a d'abord dû forger sa propre identité. L'évolution de la mention de son nom sur les registres du recensement à Vichy suffit à l'illustrer de façon éloquent. En 1836, Bertrand Aime y est nommé Jean Rambert. Enfant naturel né à Serbanes le 24 août 1827, il est ainsi affublé du patronyme de son beau-père, qui ne l'a pourtant pas reconnu, et d'un prénom qui n'a jamais été le sien. En 1841, il retrouve le patronyme de sa mère accolé à ce même prénom usurpé : Jean Ayme. Sa véritable identité, Bertrand Ayme, lui est enfin dévolue en 1846. Mais en 1851, il figure sous le nom d'Emmé Penet : Emmé, devenu prénom, rappelle le patronyme de sa mère. Quant à Penet, c'est celui de son nouveau beau-père⁵³. En 1856, alors qu'il s'est marié l'année précédente, il devient Rambert Ayme : le patronyme de son premier beau-père a été converti en prénom. Il reprend sa légitime identité en 1861, Bertrand Ayme, pour adopter en 1876 le nom sous lequel il sera désormais connu : Aymé Rambert. Il doit être beaucoup plus difficile de devenir quelqu'un quand on doit d'abord déterminer qui on est...

⁴⁶ L'intrigue du roman d'Alexandre Dumas, *Le comte de Monte-Cristo*, connue comme l'illustration emblématique d'une vengeance personnelle, est avant tout débitrice de cette versatilité du pouvoir politique.

⁴⁷ Effectué conformément aux dispositions de la loi du 23 juin 1857.

⁴⁸ Intitulée *Des extraits en général*.

⁴⁹ On dirait aujourd'hui « ses innovateurs ».

⁵⁰ « Brevet d'invention de quinze ans, dont la demande a été déposée, le 19 mars 1856, au secrétariat de la préfecture du département de la Seine, par le sieur Jaurand (Adrien-Louis-Ernest) [...] pour purification de sels minéraux pour leur conservation », proclamé par décret impérial du 17 octobre 1857 sous le n°508.

⁵¹ Voir séances des 22 avril 1856 et 10 mars 1857 de l'Académie de médecine.

⁵² Antonin Mallat, *Histoire contemporaine de Vichy de 1789 à 1889*, 1921, page 519. « M. Jaurand, pharmacien de l'Empereur, s'empresse de supprimer de son enseigne son titre de pharmacien de l'Empereur », Lettre du 5 septembre 1870 adressée au maire de Vichy par Nicolas Larbaud, conseiller d'arrondissement, pharmacien à Vichy et père de Valéry Larbaud.

⁵³ Après le décès de Claude Rambert le 1^{er} février 1843 et le remariage de sa mère avec Vincent Penet le 24 septembre 1844.

Aymé Rambert est, comme Adrien Jaurand, un inventeur. Mais au sens que l'archéologie donne à ce terme. Son nom est associé à bien des pièces parmi les plus connues du passé gallo-romain de Vichy. En atteste par exemple le *Vase en forme de femme malade*, bronze qu'il a vendu au Louvre en 1895⁵⁴. Le titre d'antiquaire⁵⁵ qu'il affiche n'est en rien usurpé. En dépit de ses origines modestes, il a pu bénéficier d'une solide éducation scolaire à laquelle ont contribué Louis Dupeyrat, curé de Saint-Blaise, puis le Petit séminaire d'Yzeure et le Grand séminaire de Moulins⁵⁶. Ce n'est pas, à l'époque, la pire façon de charger son bagage de quelques humanités. Mais sa formation ne s'arrête pas là. Après ces années scolaires, sorti du Séminaire sans avoir prononcé de vœux, il entre au service de Joseph Mathieu Chauvet, un des premiers collectionneurs des antiquités de Vichy, qui avait ouvert un petit musée dans sa maison⁵⁷. Il est ainsi immergé, entre de bonnes mains, dans le passé antique de la ville.



Bronze gallo-romain de Vichy acquis par le Louvre en 1895

En revanche, la qualité d'ancien professeur à Paris, que porte le certificat de dépôt de marque, attend d'être documentée. Où aurait-il exercé ? Avec quel titre ? Pour enseigner quelle matière ? Pour qu'il professe dans la capitale, il aurait fallu qu'il s'y installe quelque temps. Or avant 1866, il ne manque à aucun des recensements à Vichy, dont la périodicité est toutefois quinquennale...

⁵⁴ Le titre – la pièce en a eu plusieurs de la part de ses différents interprètes – est celui donné par André de Ridder dans *Musée du Louvre. Les bronzes antiques*, 1913, figure 64.

⁵⁵ Comme on nommait alors ceux qui seront plus tard des archéologues.

⁵⁶ Ces éléments de biographie sont empruntés à la longue note 3 des pages 9-16 de Mallat 1921.

⁵⁷ Il est notamment l'auteur d'une *Notice générale des antiquités de Vichy-les-Bains (Allier)* publiée en 1851.

Le désir d'implication dans la vie de la cité rapproche également les deux hommes. Outre ses fonctions d'élus municipal, Ernest Jaurand avait été président de l'Orphéon. Aymé Rambert, pour sa part, a cherché à plusieurs reprises à encourager la création d'un musée d'antiquités gallo-romaines à Vichy, auquel il aurait fait don de ses propres découvertes et dont il aurait été le conservateur. Il tente de le faire une première fois 1866 en proposant de « créer, dans une salle de l'hôtel de ville, un musée gallo-romain, de céder à la commune les objets antiques qu'il possède et d'être, à vie, le conservateur de ce musée avec un traitement que le Conseil voudra bien lui accorder ». « Le Conseil [...] le remercie de l'offre qu'il fait à la ville de Vichy, l'accepte avec reconnaissance, lui confère en conséquence le titre de conservateur mais il regrette que les ressources de la commune ne lui permettent pas de lui faire un traitement. »⁵⁸ Vichy aura ainsi eu son conservateur avant même d'avoir un musée d'archéologie, établissement qu'elle n'a d'ailleurs toujours pas⁵⁹... En 1879, il fait une nouvelle proposition : « offrir à la ville de Vichy diverses collections en échange d'une rente annuelle et viagère de mille francs. Le Conseil, après discussion, décline ces offres et passe à l'ordre du jour. »⁶⁰ Enfin, par lettre du 19 août 1901, il « donne gratuitement, à la ville de Vichy, sa collection d'antiquités locales. Cette donation est faite au titre de Premier fondateur du Musée de Vichy qui devra lui être conféré avec l'emploi de conservateur dudit musée jusqu'à sa mort, sans prétendre à aucun traitement »⁶¹. Mais la proposition restera sans effet, en dépit d'un accord de principe des élus, et sa collection sera dispersée peu de temps après⁶².

Reste une question importante : comment Ernest Jaurand et Aymé Rambert ont-ils pu être associés dans la revendication de cette marque ? L'implication du pharmacien va de soi : il est le concepteur du produit. Aymé Rambert, quant à lui, n'avait aucune compétence connue en la matière. La réponse est dans le titre du document. Il s'agit d'une « marque de fabrique et de commerce ». Aymé Rambert trouvait un intérêt dans sa vente. Il était marchand épicier, comme d'ailleurs Alexandre Jaurand, le père d'Ernest Jaurand. Or ce « mélange hygiénique au sel de Vichy » pouvait relever d'un domaine intermédiaire entre épicerie et pharmacie : celui de la droguerie. Lors du recensement de 1866, qui est aussi l'année du dépôt de cette marque, Aymé Rambert est justement porté au registre en qualité de « marchand épicier droguiste ». Ernest Jaurand avait lui-même conçu à la même époque des produits qui ne se destinaient pas au codex. Ainsi un succédané de café qui en conservait le parfum sans en présenter les inconvénients⁶³.

Deux existences donc, animées par la même ambition de trouver une place sociale plus confortable et plus en vue que celle que leur promettait leur origine modeste, et qui se sont liées, un temps, pour y arriver.

Joseph GRIVEL
août 2025
www.aurisse.fr

⁵⁸ Séance du Conseil municipal de Vichy du 22 novembre 1866, archives municipales.

⁵⁹ En dépit de l'installation de quelques vitrines en 1985 au Centre Valéry Larbaud, amorce peut-être d'un Musée municipal. Elles ne sont plus visibles aujourd'hui...

⁶⁰ Séance du Conseil municipal de Vichy du 3 juillet 1879, archives municipales.

⁶¹ Séance du Conseil municipal de Vichy du 1^{er} septembre 1901, archives municipales.

⁶² Sur la dispersion de cette collection, voir Jacques Corrocher, « Bertrand Aymé, dit Aymé Rambert "antiquaire" vichyssois (1827-1902) », *Bulletin de la Société d'émulation du Bourbonnais*, 1981, pages 403-414.

⁶³ Voir Emile Barbier, « Lettre médicale sur Vichy », *Le Progrès*, 23 juin 1866.